

12-1-2008

Valentin Yves MUDIMBE (2006). Cheminements. Carnets de Berlin (Avril-Juin 1999)

Kasereka Kavwahireh
Université d'Ottawa

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kavwahireh, Kasereka (2008) "Valentin Yves MUDIMBE (2006). Cheminements. Carnets de Berlin (Avril-Juin 1999)," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 71 : No. 1 , Article 16.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol71/iss1/16>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

envahisseurs, source de souffrance, s'en aillent» (10). Par ailleurs, ces chants mettent aussi en cause le christianisme et le discours officiel du moment, tant il reste entendu, comme le suggère Memmi, qu'il n'y a pas de bon colonisateur.

Les chansons nationalistes traduisent également la détermination du peuple dans la lutte contre les occupants et considèrent l'UPC et son leader comme le lieu de la pensée patriotique du Cameroun moderne : « Um Nyobè toi Ruben Um Nyobe/Mpôdôl tu es l'éternel guide du terroir/Guide du peuple, parole du peuple » (37).

L'ouvrage de Doho permet de mettre en perspective la littérature orale et de montrer le rôle qu'elle a pu jouer dans les luttes anti-coloniales au Cameroun et sans doute ailleurs en Afrique. Les chants populaires valorisent les grandes figures historiques et en appellent à un « devoir de mémoire ». Doho donne aussi à lire quelques chants que des contre-révolutionnaires avaient créés pour semer la confusion et embarrasser les partisans de l'UPC. Et voilà qui contribue à « refaire l'unité de la mémoire collective » comme le propose Achille Mbembe, et à témoigner de l'histoire du Cameroun des années 1960. De ce point de vue, le livre est un document à lire et à inscrire en bonne place dans les archives du mouvement national camerounais.

Jeannette Ariane Ngabeu
Boston University

Références

HAZOUÉMÉ, Paul (1978). *Doguicimi*, Paris, G. P. Maisonneuve et Larose ; rééd. 1987, Paris, L'Harmattan.

MBEMBE, Achille (1984). *Ruben Um Nyobè, le problème national kamerunais*, Paris, L'Harmattan.

MEMMI, Albert (1985). *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, préface de Jean-Paul Sartre, Paris, Gallimard.

Valentin Yves MUDIMBE (2006). *Cheminements. Carnets de Berlin* (Avril-Juin 1999), Québec, Humanitas, 223 p.

Voici un livre qui, pour plus d'une raison, devrait être d'un intérêt certain pour ceux qui suivent le déploiement de l'œuvre de V.Y. Mudimbe. En effet, *Cheminements. Carnets de Berlin* a d'abord ceci de particulier : c'est le troisième livre écrit en français depuis l'établissement de V.Y. Mudimbe

aux États-Unis, le premier étant *Shaba deux. Les carnets de Mère Marie-Gertrude* (1989) et le deuxième, son autobiographie intellectuelle, *Les corps glorieux des mots et des êtres* (1994). On peut ainsi noter que les trois ouvrages exploitent, chacun à sa manière, le principe du carnet ou du journal personnel, lequel traverse, de part en part, l'œuvre de l'écrivain et penseur congolais. On le retrouve, en effet, au cœur de l'écriture de *Entre les eaux* (1973), de *L'écart* (1979) et, dans une moindre mesure du *Bel immonde* (1976), sans oublier *Carnets d'Amérique* (1975). La permanence de cette fibre témoigne du fait que l'œuvre de V.Y. Mudimbe est sous-tendue par une quête jamais achevée, toujours recommencée : la quête de l'être qui semble avoir trouvé dans la littérature, mieux encore, dans l'écriture, son lieu par excellence d'épreuve ou d'approfondissement. L'écriture, dont le propre est d'être une traversée dévorante et jubilante des cultures et des territoires, est véritablement ici le lieu d'attache tant désiré – celui où l'on fait racine, où l'on met pousses, où l'on creuse ses tombes, ses visages, ses origines, ses légendes, ses angoisses et ses déchirements intérieurs, pour s'ouvrir à tous les courants culturels du monde, c'est-à-dire à l'universel. Car, comme il l'écrit dans *L'autre face du royaume*, « l'universalité ne peut exister qu'à partir d'une expérience critique et permanente d'une authenticité singulière » (1973 : 136). Cette dynamique était déjà annoncée dans *Réflexions sur la vie quotidienne* où Mudimbe écrit :

J'ai voulu naguère m'établir dans la grâce de la pensée et, depuis lors, m'enroule dans une fascination permanente dont l'insanité essentielle est la prétention à tout démontrer, à tout comprendre en déstructurant, à tout ramener au tribunal de l'esprit. Mais les banalités comme les mystères les plus profonds de la vie sont des énigmes. De s'y appesantir ne les change pas, peut-être en éclaire-t-on la complexité! (1971 : 5).

Éclairer la complexité des situations apparemment les plus simples, les plus banales de la vie quotidienne, ces situations à travers lesquelles l'être humain se révèle à soi-même à la fois comme liberté et comme produit d'un temps, d'une époque donnée, c'est-à-dire comme produit-producteur de son époque, telle est justement la tâche à laquelle s'attèle Mudimbe dans ses carnets berlinois dont le ton, le style alerte et l'érudition ne sont pas sans rappeler les *Carnets d'Amérique* (1975).

L'autre intérêt de *Cheminements. Carnets de Berlin* réside dans le fait qu'il nous fait entrer dans la fabrique mudimbienne des idées pour prendre la mesure de la patience, de l'ascèse et de la solitude nécessaires au jaillissement de la parole ou du discours. Pour parodier un titre de Martin Heidegger, je dirai que *Cheminements. Carnets de Berlin* nous donne à suivre, en certaines de ses modulations, l'acheminement mudimbien vers la parole ou le discours public. On voit en effet comment, dans la solitude qui est ici figure de l'écart, le philosophe prépare ses conférences ou ses séminaires sur des thèmes aussi divers que les règles de perfection de

Saint Benoît de Nursie, Saint Bernard de Clairvaux et Saint Ignace de Loyola (24-25), les conflits d'interprétation dans un monde interculturel (67-69), le paradoxe des études subalternes en leur générosité politique et contradictions logiques (190-195), ou encore, les paradoxes de la globalisation économique et technologique (215-216). Bref, en ce livre à la fois dense et léger se révèle la manière dont la pensée mudimbienne se nourrit de la lecture du monde comme texte soumis à notre jugement et responsabilité et de l'étonnement face à l'apparente banalité du quotidien, pour s'élever dans les cimes de la méditation la plus pointue sur le destin de l'homme et le devenir du monde, mettant au grand jour des liens inattendus entre des univers de pensée apparemment inconciliables. Ainsi ce passage, caractéristique du style de pensée de V.Y. Mudimbe, où le philosophe allemand Martin Heidegger semble tendre la main à Saint Benoît :

Avant de m'arrêter, une note sur mon état mental : malgré l'exigence de mon attention soutenue pour cette lecture [*In Shadow of Hegel: Complementarity, History, and the Unconscious* d'Arkady Plotnitsky], impression d'avoir vécu et compris enfin un point de Heidegger : la pensée attendue. Elle est négation de toute irruption. En fait, elle n'attend rien. Me dire, ce soir et peut-être le reste de ma vie, je n'attends rien, absolument rien. La négation absolue. Saint Benoît l'avait comprise, avant le philosophe allemand. Heureux, cependant, d'en vivre en mon cheminement. Quels aigles, ces hommes ! Voilà, je les confonds : Benedetto et Heidegger. Qui l'aurait cru ? (2006 : 79).

Ainsi va ce livre, ouvrant ici et là des chemins qui, tout en évoquant, peut-être ironiquement, les *Howledge* heideggeriens, font aussi penser à la belle métaphore cartésienne du voyageur égaré dans une forêt, celle des livres et des idées, mais aussi celle d'un monde où l'hybris démoniaque nous fait ériger des murs, des séparations culturelles, linguistiques, raciales, entre des humains qui sont pourtant, en ce qui constitue leur humanité, fondamentalement solidaires. Ce qui s'impose à ce voyageur, c'est le cheminement, la patience ou l'endurance dans le questionnement de soi et du monde et dans la recherche des liens ou des ponts entre les choses, les êtres, les mondes, les cultures et les races ; la tentative en somme de reconfigurer le monde.

Dans l'impossibilité de faire un résumé de ce livre, qui est véritablement une bibliothèque où de multiples entrées renvoient à tous les savoirs marginaux et institués et offrent au lecteur la possibilité d'un cheminement personnel, je peux, au moins, attirer l'attention sur une leçon qui s'en dégage, avec des résonances insidieusement politiques en notre monde où sévit l'évidence banale de la tragédie des frontières. Cette leçon profondément humaniste s'exprime en une phrase qui clôt une conversation de l'auteur avec deux intellectuels de Brazzaville sur les frontières coloniales : « Il n'y a pas de frontière qui vaille une vie humaine, quelle qu'elle soit » (167). Et en une autre phrase qu'on peut lire comme un complément, Mudimbe

ajoute: « Réussir en histoire, pour le bien ou pour le mal, semble toujours avoir eu une constante, un préalable: “manger” les frontières » (171). De là une conviction qui pourrait laisser d’aucuns pantois: « Conviction: que comme entité politique, le Congo se désintègre demain me laisse, au total, relativement froid, si son éclatement est condition d’une constitution progressive d’un plus grand ensemble ». Et il ajoute:

On a ri du rêve de Cheikh Anta Diop pour la création d’un État fédéral en Afrique. L’on avait tort. Il n’avait peut-être pas un bon sens de mesure en beaucoup de choses, mais on ne peut lui dénier un sens aigu, une saine vision pour un avenir plus raisonnable, en tout cas plus viable pour les républiques d’Afrique noire. Ouvrir, donc, les frontières à une libre circulation des biens et des personnes; vouloir une cité nouvelle, démocratique, et surtout plus fraternelle (170).

Dans ce même registre de remise en question des frontières, Mudimbe montre « l’incohérence des adjectifs des classifications raciales et ethniques » aux États-Unis et dénonce ce qu’ils « disent à propos de la culture et de la société américaine » (120), à savoir son incapacité d’assumer sa diversité et de se défaire des « préconceptions, préjugés et intolérances des chapelles » qui favorisent ce que certains, incapables de voir les liens entre les peuples et les cultures, ont appelé « le choc des cultures ».

C’est en fin de compte une vision du monde sans frontière, un monde dans lequel le sujet pourrait se dire citoyen du monde, que réfléchissent son écriture et sa pensée transversale, en constant exil des repères de la raison grammairienne ou classificatrice héritée des Lumières. En effet, *Cheminements. Carnets de Berlin* crée un univers où la lecture comme figure de l’activité intellectuelle consiste à établir des liens, à chercher des lieux de jonction entre des réalités apparemment sans rapport comme le capitalisme et le multiculturalisme. N’est-ce pas en ce sens même que Mudimbe peut s’approprier les vers de Chavez: « Los que están mirando (leyendo)/[...] Nos dicen el camino » (ceux qui regardent [lisent]/indiquent le chemin) (129), celui d’un monde plus vivable. Ou encore ce court poème de Gina Valdés suggérant que les frontières ne devraient jamais avoir le dernier mot:

Somos una gente
Hay tantas fronteras
Que dividen a la gente,
Pero por cada frontera
Existe también un puente (123).

Nous sommes un peuple
Il y a tant de frontières
Qui divisent le peuple
Mais pour chaque frontière
Il y a un pont.

Somme toute, en ce livre dense et léger, se réfléchit l'état de notre monde avec ses blessures (le nazisme, l'esclavage, le racisme, les guerres, etc.), ses craintes, mais aussi ses espoirs et ses promesses. C'est l'ouvrage d'un homme profondément à l'écoute de son époque et essayant d'en éclairer la complexité par la lecture/écriture et la méditation. En fait une manière toute personnelle de répondre à la question kantienne : comment s'orienter dans la pensée ?, ou, sous sa formulation heideggerienne : qu'appelle-t-on penser ? Penser, semble-t-il nous dire, c'est moins classer, hiérarchiser, séparer en enfermant dans des catégories réductrices, que jeter des ponts. La survie ne dépend-elle pas, comme l'écrit Edward W. Said à la fin de *Culture et impérialisme*, des liaisons entre les choses ?

Kasereka Kavwahirehi
Université d'Ottawa

Références

MUDIMBE, Valentin Yves (1994). *Les corps glorieux des mots et des êtres. Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*, Montréal/Paris, Humanitas/Présence Africaine.

-- (1979). *L'écart*, Paris, Présence Africaine.

-- (1976). *Le bel immonde*, Paris, Présence Africaine.

-- (1975). *Carnets d'Amérique*, Paris, Saint-Germain-des-Prés.

-- (1973). *L'autre face du royaume. Une introduction à la critique des langages en folie*, Lausanne, L'Âge d'homme.

-- (1973). *Entre les eaux*, Paris, Présence Africaine.

-- (1971). *Réflexions sur la vie quotidienne*, Kinshasa, Mont Noir.